

## SUAVE MARI MAGNO

Appelons-moi Crusoé.

Cinquante ans après le deuxième millénaire, n'ayant plus rien pour m'harnacher au sol, l'envie me prit de filer par la mer. De mes minces économies au dernier sou de mes gages, tout était parti dans d'anciennes créances. Je n'avais plus d'argent et n'en devais plus à personne. Sans dette ni salaire, j'étais homme libre. Mais la société n'aime guère qu'on fuie son joug. Être hors l'argent, c'est être hors-la-loi. Quitte à être un vaurien, autant gagner les marges, celles où on cessera d'être poursuivi.

Je rejoignis une île septentrionale au large de l'Amérique, petit bout de glacier que les tribus natives, dans leur langue, avaient baptisé « *Pays Lointain* ». Il serait faux de dire que l'éloignement et l'austérité en faisaient un endroit préservé – cela n'existait plus depuis que dix milliards d'individus foulaient la surface du globe – mais c'était une terre de pêcheurs, et les marins mieux que quiconque savent comment se retirer du vaste monde qui va rapetissant. Par-delà les bouées et les juridictions du littorales demeurent des étendues où l'on peut désertier en toute quiétude et où personne ne peut rien s'approprier – ce qu'on appelle la haute mer mais que les gouvernements mondialisés nomment « eaux internationales » pour donner une illusion de contrôle sur ces zones qui n'obéissent à aucune loi humaine.

Me promenant sur le port, je cherchais quelque bateau prêt à embaucher. Je fus bientôt saisi par un voilier d'un autre âge, trois-mâts de fière allure dont je crus au premier abord qu'un collectionneur l'exposait pour le plaisir des touristes, mais je vis rapidement que des hommes allaient et venaient pour le charger de vivres en vue d'un départ imminent. Une foule se pressait pour l'admirer, mais l'élégance du navire n'était pas seule en cause de cet attroupement. Une pancarte disait :

CHERCHE ÉQUIPAGE  
AUCUNE EXPÉRIENCE REQUISE  
DÉPART IMMÉDIAT  
RETOUR IMPRÉVU  
CHER PAYÉ

Les candidats n'avaient d'yeux que pour les deux derniers mots. Moi, je succombai à l'appel de cette promesse délicieuse : « Départ immédiat, retour imprévu ». N'ayant soif que de liberté et de bonne aventure, je n'avais que faire du salaire et j'eus volontiers donné de ma personne contre la simple joie de profiter d'un voyage sans échéance.

Un homme descendit toiser les volontaires et me désigna avec deux autres chanceux. Il avait dû voir dans nos yeux que nous n'avions rien à perdre, mais nous demanda malgré tout un objet en gage de notre renoncement. Le premier lui donna son passeport qui signifiait « la mer est ma patrie » ; le deuxième lui donna son alliance qui signifiait « la mer est mon épouse » ; à mon tour, je lui donnai mon chapelet qui signifiait « la mer est mon dieu ». L'homme accepta notre obole et nous souhaita la bienvenue à bord de la *Fleur Bleue*.

L'équipage était formé d'une trentaine d'âmes en peine, venues de tous les continents. Je n'appris jamais leur nom. Mes deux comparses, appelons-les Jason et Ulysse ; le quartier-maître qui nous avait recrutés, appelons-le Charon ; la seule femme à bord, appelons-la Calypso ; l'homme qui lisait un épais ouvrage à l'ombre d'un tonneau, appelons-le Vendredi. Quant au capitaine, que je ne rencontrai pas ce jour, on l'appelait Nemo.

La *Fleur Bleue* leva l'ancre au crépuscule. Le roulis soulagea instantanément notre vague à l'âme. Le marin seul a des plaies que le sel apaise. Une fois au large, on célébra le départ. Certains dansaient et chantaient pendant que d'autres jouaient la musique de chez eux, et tous nous buvions pour oublier ces terres que nous avions quittées. Ayant le cœur solitaire, je me tins à l'écart des hommes qui se disputaient une danse avec la jolie Calypso. Je trouvai Vendredi assis loin du bruit et qui lisait toujours.

— Que lis-tu ?

— Un livre que le capitaine m'a donné. Un de ses amis l'a écrit.

Sur le pont, les hommes juraient que chaque verre était le dernier, qu'ils se coucheraient bientôt, et l'aube les surprit qui festoyaient encore. Cette nuit-là, je me liai d'amitié avec Vendredi, qui me raconta quelle vie l'avait mené sur ces lames. Il était né au Venezuela dans les forêts sauvages des rives de l'Orénoque et comptait parmi les derniers membres d'une tribu de natifs. Des ouvriers à la solde de grandes industries étaient venus réclamer la virginité du territoire. Il avait résisté auprès des siens, protégeant jusqu'au bout sa terre contre l'envahisseur, en vain. Il s'était alors mis à piéger les machines afin d'enrayer le pillage et la déforestation. Une de ses bombes tua accidentellement un homme. Il fut capturé et passa plusieurs années dans un bagne guyanais où l'on enfermait secrètement les activistes écologistes. Une nuit, la proue de la *Fleur Bleue* transperça l'enceinte et le capitaine Nemo accueillit à son bord tous les évadés.

Vendredi me dit de quelle étoffe était fait cet homme et me raconta les histoires qui circulaient à son compte. Il me dit qu'il avait les yeux de quelqu'un qui a tué, mais il me dit cela en ayant lui-même tué et les yeux d'un agneau. Il me dit que c'était un être cultivé qui lui avait transmis le goût des livres, mais qu'il n'en était pas moins un criminel sans une once de repentir et de pitié pour les affaires des hommes. Il me dit qu'il lui aurait confié sa vie mais qu'il en avait peur. Il me dit enfin que c'était un marin hors pair, assurément le dernier que cette mer eût porté qui fut capable de manœuvrer tel navire, car ses instincts surpassaient toute machine.

Les jours suivants, j'appris à essarder le pont, affaler la voile et dévirer le cabestan – j'appris les gestes en même temps que les mots. J'appris à prédire menace ou bonne fortune dans la forme des nuages, l'odeur des embruns et le bruit du vent. J'appris le goût permanent de la saumure aux lèvres et la profondeur du sommeil que l'effort a creusé. J'appris ce qu'étaient véritablement la faim et la soif, et comme il était bon de les apaiser. J'appris la camaraderie et la chaleur des étreintes. Ce que je n'appris pas avant longtemps, cependant, fut la raison d'être de cette curieuse navigation. Sillonnant sans but les eaux solitaires à bord de cet obscur navire, j'étais comme mort. Pourtant, je ne m'étais jamais senti aussi vivant qu'en fuyant ainsi les filets de mon époque.

Une nuit sans lune et sans sommeil, je marchais pour dissiper l'insomnie quand le hasard de mes pas m'amena devant la porte toujours close de l'insaisissable capitaine. Je lus l'inscription gravée sur le linteau :

*SUAVE MARI MAGNO*

— « Il est doux, quand la vaste mer est soulevée par les vents... »

Je sursautai. Une silhouette toute enveloppée de nuit se tenait appuyée contre le mât de misaine. L'homme tira sur son cigare, et le rougeoiement du havane me révéla furtivement la pâleur de son teint et l'étonnante jeunesse de ses yeux d'azur.

— Lucrèce, *De la nature des choses*, ça vous parle ?

— Vaguement.

— « Il est doux, quand la vaste mer est soulevée par les vents, d'assister du rivage à la détresse d'autrui ; non qu'on trouve si grand plaisir à regarder souffrir, mais on se plaît à voir quels maux vous épargnent. » Les premiers mots latins de ce poème sont devenus célèbres. *Suave mari magno*, c'est la douceur de voir l'agitation sans s'y mêler.

— Pourtant, vous ne restez pas sur le rivage.

— Précisément, l'ami. Deux mille ans ont passé depuis Lucrèce, et la nature des choses s'est inversée. Désormais, les maux de la mer ne sont rien, comparés à ceux du rivage, et nous autres marins sommes les garants d'un secret. Il est doux, quand la vaste mer est soulevée par les vents, de fuir le monde malade et d'embrasser la tempête. *Suave mari magno*.

Il ponctua chacun de ces trois mots d'une tape sur mon épaule, et disparut dans sa cabine.

Un soir, le grain contre lequel nous luttions s'évanouit soudainement avec les dernières lueurs du jour et laissa la *Fleur Bleue* encalminée dans une mer d'huile, qui n'avait pas d'huile que le nom. Une épaisse couche de pétrole étendait son manteau poisseux. Nous avions dérivés à notre insu dans une marée noire qui se déversait depuis la coque perforée d'un pétrolier abandonné. Alors que nous nous agitions, le capitaine finit par sortir de sa cabine, et sa préoccupation première était bien différente de la nôtre. Il fit descendre un canot et, accompagnés de quelques hommes, s'en alla sauver les goélands qui se débattaient dans le magma, avant de les amener un par un sur le bateau. Sur ses ordres, nous les débarrassâmes du goudron qui leur encrassait les plumes et ne les relâchâmes qu'une fois assurés de leur santé. Alors que nous observions les oiseaux s'éloigner dans la nuit, Nemo nous expliqua enfin la quête de la *Fleur Bleue*.

— Voilà ce que nous faisons à bord de ce bateau. Nous contemplons la beauté des choses, et nous nous salissons les mains si l'occasion se présente de sauver des innocents. Mais un objectif plus grand nous attend... Ensemble, nous allons trouver la baleine.

Un frisson parcourut l'assemblée et nous le regardâmes d'abord comme s'il était fou. Les baleines avaient toutes disparu, et chacun se souvenait du jour où la dernière s'était échouée sur les plages bretonnes, vingt ans auparavant. À force de chasse, de pêche et de pollution, l'espèce s'était éteinte et deux décennies n'avaient pas permis d'espérer en voir de nouveau. C'était le projet d'un illuminé. Pourtant, une confiance fascinée nous subjuguait et nos destins se scellèrent comme un seul. À cet instant, nous sûmes que l'élan de cet homme serait le nôtre et que nous le suivrions jusqu'au diable vauvert.

Des semaines passèrent pendant lesquelles nous vagabondâmes autour du point de l'océan le plus éloigné de toute terre. Ce furent les plus belles journées de ma vie. Malgré les tempêtes

qui l'assaillaient, malgré les efforts qu'elle exigeait, la *Fleur Bleue* était notre paradis. Nous jouissions de plaisirs simples, racontant les histoires et les légendes de chez nous, observant le ballet des poissons et le vol des albatros, buvant pour oublier la vie que l'époque avait voulu nous imposer, trinquant à celle que nous étions en train de créer. Ulysse fut l'heureux élu de l'amour convoité de Calypso. Habitué aux regards déplacés, Charon et Jason se rapprochèrent en secret, mais comprirent vite qu'il n'y avait aucune raison de se cacher, car l'intolérance n'était pas la bienvenue à bord de la *Fleur Bleue*. Nemo sortait chaque soir raviver notre flamme à grands coups de discours. Pendant ce temps, Vendredi devenait l'ami le plus proche que j'eus jamais.

Une nuit, Jason cria « Terre ! » du haut de la hune. Une île impossible avait surgi de nulle part, luisant comme un iceberg fantomatique sous la pleine lune. Nemo barra à bâbord pour esquiver l'écueil, et nous réalismes que les falaises appartenaient à un continent de plastique. Des masques chirurgicaux nageaient en bancs près des côtes translucides. Des gobelets s'entassaient, portant le logo d'un sommet pour le climat et les vœux pieux d'un monde cynique : « OBJECTIF 2050 ». Des monceaux de bouteilles formaient la masse colossale de cet état-archipel, portant haut l'étendard de ses étiquettes colorées, bannière criarde d'un idéal corrompu.

— Souffle ! Là-bas !

Pas de temps pour les lamentations. Calypso vit une ombre gigantesque. Vendredi feuilleta frénétiquement son livre. Nemo tira sa longue vue.

— Sa queue ! Elle frappe ! Elle nous appelle !

C'était la baleine. La *Fleur Bleue* se lança dans une chevauchée fantastique. Des heures durant, nous traquâmes l'animal qui nous sema souvent, et chaque apparition de son jet nous arrachait des hurras. L'aube étendait ses doigts roses lorsque nous parvînmes à l'approcher. La baleine glissait son ombre dans la nôtre, tache d'encre constellée qui se déployait comme un reflet de la nuit. Son œil millénaire était plein de confiance lorsqu'elle bascula pour nous montrer son petit et nous rassurer sur le devenir des choses.

Aucun d'entre nous n'eût songé à blesser un dieu, fût-il à portée de harpon, mais d'autres hommes surgirent qui ne s'en seraient pas privés. Un bateau à moteur qui avait dû nous suivre apparut à l'horizon, filant droit sur la mère et son petit. Nemo se mit à rugir dans les vents :

— Tu nous as choisis, créature, comme des adeptes dignes de toi ! Tant que voguera la *Fleur Bleue*, nul ne pervertira ta beauté ni ne trahira ton secret !

La plainte apaisée de la baleine nous envoûta. Heureux de notre salut et fiers de notre sacrifice, nous agîmes comme un seul homme et précipitâmes la *Fleur Bleue* sur la trajectoire de l'ennemi. Le choc fut terrible. Notre cri de joie et notre rage de vivre résonnèrent dans le fracas de notre mort.

Moi seul en sortis vivant. Un radeau de bidons me porta jusqu'aux sables d'une île inhabitée, où je vis depuis. Des avions de ligne survolent souvent mon rocher, alors je me cache pour qu'ils ne me voient pas. Je suis bien, ici. Je trouve les fruits et l'eau fraîche en abondance. Il ne me manque qu'un compagnon et je pleure souvent Vendredi. Il y a quelque temps, un livre s'est échoué sur ma plage, miraculeusement logé dans un écrin de plastique. J'ai reconnu le livre de mon ami, et découvert le titre : *Moby Dick*. Une page était cornée où on lisait ceci :

« Et si jamais le monde devait connaître une nouvelle inondation, néanmoins et toujours l'éternel cétaqué y survivra ; et sur le faite des plus hautes crêtes du flot équatorial il jaillira, lançant au ciel les bouillons vaporeux de son jet, comme un défi. »

En deux mille cinquante, je rencontrai la baleine que le monde croyait disparue. Lorsque Melville écrivit *Moby Dick*, exactement deux cents ans plus tôt, peut-être cette baleine-là errait-elle déjà, peut-être l'écrivain l'avait-t-il rencontrée au cours de ses navigations, car la baleine vit au temps long, et l'homme qui se croit baleine n'est qu'un moustique éphémère arrivé hier sur la terre des immortels. Aujourd'hui, pas un jour ne passe sans que des centaines de baleines ne se réunissent au large de ma solitude. Comme une promesse, elles soufflent, chantent, paradent et se jouent de l'homme qui est si facile à fuir dans le vaste océan.

Certaines nuits, depuis la frange des brisants, je jurerais voir un pavillon noir louvoyer comme un feu follet. Alors, je m'immerge dans l'eau sombre et j'entends distinctement le chant des marins se mêler aux chants des sirènes. Vigie de l'inaltérable beauté, la *Fleur Bleue* veille, et le vent gonfle à jamais les voiles scélérates de ce spectre indomptable. Je me réjouis, car je sais qu'un jour, l'heure viendra pour moi de rejoindre son équipage de joyeux damnés. Il est doux, quand la vaste mer est soulevée par les vents, de quitter le rivage pour suivre les rêveurs au fond des abysses.

[2 497 mots]